

Nadine Costa

Dans un halo de lumière



1

– C'est un bon laboratoire d'analyses médicales au moins ? Es-tu certaine de vouloir partir dans cette grande ville ? dit sa mère d'un ton sceptique.

Lise s'efforça d'être ferme. Elle avait bien prévu cette réaction et avait fait de son mieux pour annoncer son départ, sans la heurter. Elle savait Aline obtuse quand elle voulait. Alors, elle avait fini par lancer sa phrase brutalement.

Sa mère ne s'en montra pas choquée, ni même surprise. Elle la regarda simplement, comme si elle venait de lui avouer qu'elle avait cassé son service à café en porcelaine. Elle ne connaissait que trop ce regard, sous lequel elle se sentait maladroite, coupable et si peu sûre d'elle. Elle n'avait jamais vu sa mère perdre son calme. Elle savait se maîtriser, c'était l'une de ses caractéristiques les plus étonnantes. Elle fronça légèrement son front lisse et large. Ce fut le seul signe qui trahit une certaine consternation.

– Tu aurais pu te renseigner au laboratoire de notre petite ville.

Elle appuya volontairement sur le mot « petite ». Lise sentit sa gorge se dessécher tout à coup, mais elle s'admonesta en se disant qu'elle allait avoir vingt et un ans et était capable de prendre ses décisions elle-même.

Elle suivit sa mère qui s'installa dans un fauteuil du salon. Aline était de taille moyenne, brune aux yeux bleus et possédait une présence, une sorte de dignité inattaquable. Lise fut contente de s'asseoir aussi, car elle sentait s'installer une faiblesse bizarre dans ses genoux. Ses mains tremblèrent. Elle saisit les bras du fauteuil pour les affermir. Sa mère ouvrit le feu.

– Tu comprends tout de même mon inquiétude. Tu vas t'en aller à une centaine de kilomètres et il va falloir te loger.

– Tout est prévu... un deux pièces meublé au dessus du laboratoire. Alexandre s'est occupé de tout.

– Tu as été... recommandée... voire pistonnée ?

– On peut dire ça ! Mais le directeur a examiné mes diplômes tout de même ! Je suis prise à l'essai, en remplacement d'une laborantine partie en congés de maternité. La décision a été extrêmement rapide, autant du côté de la direction que de la mienne. Alexandre me guidera au début. Je suis heureuse de commencer à travailler à ses côtés.

– Tu aurais pu m'en parler.

- Disons que c'était... pour la surprise.
- C'est réussi.
- Maman...
- Tu vas partir...
- Je reviendrai chaque fin de semaine.

Aline se raidit imperceptiblement. Elle venait tout de même d'être secouée par cette annonce. Elle tourna légèrement la tête pour regarder sa fille directement. Leurs yeux se rencontrèrent et ce fut comme un courant électrique qui parcourut les veines de Lise.

Elle lut enfin de la compréhension dans le regard de sa mère et comme si cette dernière avait senti son embarras, ce fut une conversation silencieuse et inopinée. Aline se leva du fauteuil en silence.

- Si telle est ta décision, je ne peux que l'accepter.
- Merci maman et Lise lui tendit la main.

Rapidement, sans hésitation, Aline la prit. Ses doigts se fermèrent sur les siens en une pression chaude et solide et elle sourit pour la première fois de la matinée. Ce sourire réchauffa le cœur de Lise, elle prit un temps pour respirer, émue et pensa à son père, disparu quatre ans plus tôt dans un accident de la route... à son chagrin, à celui de sa mère.

Le car dans lequel il se trouvait s'était retourné, le conducteur s'étant endormi au volant. Quatre personnes avaient été tuées, dont lui. Étant donné que l'homme avait conduit plus longtemps que le prescrivait le règlement, la compagnie avait dû verser des indemnités substantielles aux familles.

Aline était à l'abri du besoin et l'appartement qu'elles occupaient, lui était revenu au décès de Michel son mari, qui l'avait hérité de ses parents morts à six mois d'intervalle. Michel avait douze ans de plus qu'Aline mais leur entente était parfaite.

Lise songea que son père avait été un homme merveilleux et sous son allure bourru, se cachait un être sensible et affectueux.

Elle pensa à ses années de lycée où, quand elle devint folle de musique, il l'aida à choisir sa première guitare. Elle obtint son baccalauréat avec un an d'avance. Michel travaillait comme chef de service dans un bureau au sein d'une grande entreprise. Aline était une femme au foyer. Elle avait toujours su économiser pour les achats de quelque importance et tous deux avaient permis à Lise de faire de bonnes études.

– Toi et... Alexandre ? demanda presque timidement Aline.

– Non maman. Ce n'est qu'un bon copain, qui m'a donné des cours de math et m'a proposé cet emploi.

– C'est sûr ?

– Je ne sais pas ce que tu t'es mis en tête, mais tu as tort.

– Tu crois ?

– Certainement.

– Avec ses cheveux mi-longs et sa barbe, il me fait penser à un ours.

C'est vrai qu'Alexandre avait adopté le style hippie des dernières années.

– Pourtant, c'est un homme calme et maître de lui, doux et modeste et un interlocuteur vraiment intéressant. Que veux-tu maman, nous sommes encore à l'ère des Beatles ! Mais, je ne suis pas amoureuse de lui, si c'est ce que tu veux savoir.

– Mais lui, de toi... oui.

Cette idée la fit tressaillir, elle savait que sa mère ne racontait pas des balivernes. N'importe qui s'apercevrait qu'Alexandre avait un gros penchant pour elle. Jusqu'à présent, il ne s'était pas déclaré. Si ce jour arrivait, elle craignait de perdre cette belle complicité qui était la leur.

Aline se leva du fauteuil, regarda sa fille et lui dit.

– Tu veux bien me donner un coup de main pour l'omelette ?

C'était une de ces belles journées de la fin du printemps, aussi radieuses qu'un jour de plein été, où de vaporeux nuages traînaient paresseusement dans l'azur du ciel.

Lise, en marchant pouvait entendre les cliquetis des glaçons dans les pichets d'eau, sur les tables des terrasses des cafés. Des gamins glissaient sur des patins à roulettes. Assis sous le porche, les vieux la regardaient passer en la dévisageant avec curiosité.

Un mètre soixante dix, mince, une longue chevelure brune flottant sur ses épaules, un visage à

l'ovale encore enfantin, des yeux noirs, Lise Langlois était une superbe jeune fille.

Elle aimait particulièrement ce trajet dans sa petite ville, au retour du printemps quand les magnolias et les buissons qui bordaient les rues étaient en fleurs.

Les hirondelles s'alignaient sur les fils téléphoniques comme des sentinelles.

Elle déambula dans les petites rues, arriva sur la jolie place.

Un beau soleil brillait. Ses rayons éclairèrent alors la façade massive de l'Eglise, dont les pierres s'enveloppèrent d'une blondeur rosée.

Lise aimait ce quartier, tout un univers de son enfance. Elle percevait ce lieu par tous les pores de sa peau, le respirait à pleins poumons.

Dans cette paroisse, elle avait été baptisée et avait fait ses communions. C'était son père qui avait insisté, car Aline, bien qu'ayant reçu une éducation chrétienne, avait perdu la foi.

Elle disait ne plus croire à un Dieu devenu aveugle et sourd. Ses parents n'avaient donc été mariés que civilement.

Elle poussa la lourde porte, trempa sa main dans le bénitier et tamponna son front en faisant le signe de la croix. Elle se glissa sur un des derniers bancs.

L'église était presque vide, à l'exception de quelques dames âgées marmonnant leur rosaire. Elle s'adossa au banc et laissa son esprit vagabonder entre ses souvenirs.

Le samedi, de midi à treize heures, le curé leur enseignait le catéchisme à la chapelle des Pénitents. Elle se revoyait âgée de dix ans, attendant de recevoir l'hostie pour sa communion privée. Il avait fallu jeûner jusqu'à cet instant et elle avait senti son estomac gargouiller. À douze ans, sa mère la vêtit de l'aube immaculée pour la communion solennelle. Quand la messe s'acheva, tous les communiants sortirent en procession deux par deux, pour rejoindre le parvis. Après les traditionnelles photos, un succulent repas eut lieu dans l'appartement avec toute la famille et elle reçut de beaux cadeaux. Son père rayonnait de bonheur et Lise se souvint du sourire attendri de sa mère en le regardant.

Le jeudi, il n'y avait pas d'école et presque tous les enfants de la petite ville allaient au patronage, en se rassemblant en début d'après-midi dans la grande cour de la chapelle. Après avoir joué au ballon prisonnier ou discuter sous le grand jujubier, ils partaient en promenade dans la garrigue accompagnés de trois religieuses.

En rang, deux par deux, ils chantaient à tue-tête : « Un kilomètre à pieds ça use, ça use, un kilomètre à pieds, ça use les souliers ! ».

Lise avait une tendresse particulière pour sœur Elisabeth. Elle était infirmière et se rendait de maison en maison, lorsqu'il fallait soigner les gens en leur faisant des piqûres.

Lorsqu'elle eut seize ans, Lise eut le droit de l'accompagner pour surveiller les enfants, lors des grandes promenades.

Les jeudis pluvieux, elle prenait sa guitare et dans une immense pièce attenante à la chapelle, les gosses assis en rond autour d'elle, l'écoutaient chanter. Sœur Elisabeth était aux anges et ses yeux bleus pétillaient de bonheur.

– Tu feras une très bonne maman, Lise, lui disait-elle.

Lise songea mélancoliquement qu'elle n'avait pas su lui donner d'âge sous sa coiffe en tissu noir, bordé de blanc. Maintenant sœur Elisabeth était partie rejoindre une congrégation qui accueillait des religieuses âgées. Elle ne la reverrait plus...

« *Une bonne maman* » Lise avait eu quelques flirts, mais jamais elle n'était vraiment tombée amoureuse.

Elle se leva, fit la gémulation à côté du banc et partit rejoindre sa mère.

Le jour du départ, elles prirent leur petit-déjeuner ensemble. Lise débordait d'émotions mais se contenait, percevant une sorte de réserve nouvelle entre elles. Elle se sentit incapable de dire à sa mère combien elle l'aimait et à quel point sa nouvelle vie l'angoissait.

– Alexandre ne va pas tarder, lança Lise.

– Tu n'as rien oublié ? demanda Aline en regardant la grosse valise posée devant la porte d'entrée.

– Je ne pars que pour la semaine.

– Tu as bien pris l'enveloppe ?

- Oui maman et je t'en remercie.
- C'est normal, ma fille.

Aline lui avait allouée une somme d'argent pour la nourriture, le loyer et ses faux frais.

- Prends soin de toi Lise.
- Toi aussi, maman.

Elle comptait tout de même sur une ou deux larmes, mais sa mère garda le visage baissé. Ce fut tout. Alexandre arriva, Lise enfila sa veste et se pencha pour embrasser sa mère.

- À bientôt alors. À samedi, souffla Lise, émue.
- Au revoir madame, dit Alexandre en lui tendant la main.

Cela faisait bien vingt bonnes minutes qu'ils étaient montés dans la voiture, quand Lise sentit fondre le poids oppressant sa poitrine. Elle poussa un long et profond soupir de soulagement, le premier depuis qu'elle s'était réveillée le matin.

- Ne t'en fais pas, tout se passera bien, dit Alexandre. Au laboratoire, ils sont impatients de te connaître !

Lise hocha la tête.

- C'est une nouvelle vie qui commence !... Tu verras, je suis certain que tu t'entendras bien avec monsieur Chenal, il est très sympathique. Il est chargé de la planification du travail et de l'établissement des tableaux de service, du contrôle des résultats et des analyses.

- Mais... tu me guideras ?

– Bien sûr ! Nous accueillons souvent les patients le matin, avant qu'ils ne partent au travail, et nous les côtoyons parfois dans des moments de détresse ou de bonheur. Bref, c'est un voyage dans l'infiniment petit de l'homme, qui permet aussi de faire du social, car les patients âgés ou malades sont parfois seuls et cherchent du réconfort.

– J'entrevois un métier passionnant, qui comblera mon esprit très curieux.

– Et ton âme de bonne samaritaine !

Alexandre sourit malicieusement.

– Mais... nous n'analysons pas que le sang !

– Je sais ! répondit-elle en riant.

– Tu vas t'entendre à merveille avec Géraldine, la secrétaire médicale, c'est le boute-en-train du laboratoire.

– Donc avec moi, nous serons trois laborantins.

– Exactement. Alexandre, ton serviteur, Guy qui est très gentil mais spécial, tu verras... et toi.

– J'apprends... Tout est allé si vite ! Merci de t'être occupé de tout.

– Autant recommander une personne qualifiée et tu vas adorer ça ! Demain dimanche, tu pourras te reposer avant le grand saut.

– Oui. M'installer ! Faire quelques courses...

– Le dimanche matin, l'épicerie et la boucherie sont ouvertes, à deux pas de ton appartement.

Rassérénée, Lise vit défiler le paysage et petit à petit retrouva son assurance en écoutant le ronflement du

moteur. Ils arrivèrent enfin. Des passants, des couples d'étudiants circulaient sur les trottoirs. Cette ville lui parut gaie et lumineuse.

La deux chevaux traversa des boulevards, s'engagea dans une rue, roula encore pendant quelques mètres et stoppa devant un grand immeuble rénové.

Ils sortirent de la voiture et Alexandre extirpa la grosse valise du coffre. Lise balaya du regard le grand bâtiment et vit sur une large porte, une belle plaque brillante sur laquelle était inscrit : « Laboratoire d'analyses médicales ».

Elle respira profondément. Alexandre fouilla dans une des poches de son pantalon et agita des clés en les faisant tinter.

– Pour toi !

Un nœud serra la gorge de Lise.

– Viens, dit-il en désignant une entrée à l'autre bout de l'immeuble.

Elle le suivit.

– Allez, ouvre !

Lise tourna la poignée de la lourde porte de chêne qui céda facilement sous sa pression et se trouva devant un escalier en pierre assez étroit. Les marches étaient courtes et raides. Alexandre passa devant elle en tenant la valise et commença à monter. Elle le suivit et ils grimpèrent jusqu'au deuxième étage. Sur le palier, ils s'arrêtèrent devant deux portes peintes en gris, une à droite, l'autre à gauche.

– C'est ici, dit Alexandre en désignant celle de gauche.

Lise mit la clé dans la serrure et poussa timidement la porte. Ils entrèrent dans le vestibule puis dans la cuisine. Alexandre se dirigea vers la fenêtre, ouvrit les volets. Assez grande, meublée d'un buffet et d'une table rectangulaire en formica jaune, de quatre chaises, d'une gazinière et d'un petit frigidaire, la pièce était agréable. La porte de la chambre était ouverte, elle appuya sur l'interrupteur et l'ampoule du plafond s'alluma. Une armoire à glace, un lit à deux places, une table de chevet, une chaise constituaient l'ameublement.

– Cela te plait ? demanda Alexandre.

– Où sont la salle d'eau et les toilettes ?

– Dans le hall d'entrée.

– C'est parfait.

– Tu n'as plus qu'à t'installer ! Je vais te laisser car j'ai rendez-vous avec deux copains, au café des Sports.

– D'accord. Merci pour tout Alexandre.

– À lundi matin, sept heures tapantes !

Il l'embrassa amicalement en lui tapotant gentiment l'épaule, puis planta son regard dans le sien tout en lui caressant la joue et sortit.

Elle l'entendit descendre les escaliers rapidement. À ce moment là, elle n'arriva pas à exprimer le caractère de son angoisse. Elle jeta des regards affolés autour d'elle, ses mains tremblaient, ses jambes ne la portaient plus.

Un instant elle crut qu'elle allait avoir un malaise, s'appuya sur le rebord de l'évier, ouvrit le robinet, se passa de l'eau froide sur la nuque, s'assit sur une chaise et sous le coup de l'émotion pensa.

« *Voilà... ma nouvelle vie commence....* »

– Il est temps de grandir Lise, murmura t-elle.

Elle se leva, ouvrit la valise et commença à ranger ses affaires.

EXTRAIT

2

Dès sept heures trente, au laboratoire, Géraldine recevait les patients avec une bonne humeur non dissimulée. Blonde, les cheveux courts, le visage poupin, les yeux verts, le teint pâle, affable, souriante, elle répondait aux attentes des personnes, trouvant pour chacune le mot juste, la formule convenable.

Lise se tenait à ses côtés et la regardait travailler. Guy effectuait les prises de sang et monsieur Chenal dirigeait, contrôlait d'un air détaché. Mais de temps en temps, répétait :

- Ne ménagez ni vos forces, ni vos efforts et vous en serez récompensés.

Il était grand, corpulent, et son crâne chauve lui donnait une apparence de sous-officier à la retraite.

Alexandre était parti chez des malades qui ne pouvaient se déplacer. Une fois les prélèvements terminés, Guy appela Lise. Elle l'écouta attentivement. Quand il parlait, ses grandes oreilles décollées paraissaient s'écarter un peu plus de sa tête.

Elles devenaient presque expressives et Lise les voyait imperceptiblement palpiter. Ses yeux mobiles, toujours aux aguets, d'une couleur indéterminée, ni bruns, ni noisette, comme ceux d'un chat sauvage, la regardaient pourtant avec bienveillance. Il portait sous un complet bleu marine, une chemise claire à fines rayures et une cravate bleue. Il lui expliqua le fonctionnement du matériel et des instruments pour les analyses. Une pensée succédait à l'autre, un projet au précédent, sans à-coups, avec régularité, en douceur. Les clients étant partis, monsieur Chenal se mit à discuter un petit moment avec Géraldine qui lui parla de la nouvelle voiture de son frère, ce à quoi il répondit.

– La vie est trop facile pour ces jeunes. Ils n'ont pas connu l'époque de l'avant guerre, quand avoir une voiture représentait un luxe réservé à quelques-uns. Aujourd'hui, ce confort leur semble naturel. Ils veulent tout avoir sans peine. Il leur manque le sens du devoir. C'est ça la maladie des jeunes, on les flatte, on les gâte. Les parents n'osent plus sévir, les professeurs manquent d'autorité et de prestige. Refaire une jeunesse est une tâche urgente.

– Ils ne sont pas tous comme ça, monsieur Chenal ! s'exclama Géraldine. Je crois que vous avez tort de vous emporter.

Géraldine inspirait à monsieur Chenal de la sympathie. C'était une jeune fille sérieuse, travailleuse et intelligente.

– Je ne m’emporte pas, fit monsieur Chenal d’une voix radoucie, je constate c’est tout.

La porte s’ouvrit et Alexandre revint.

– Vous êtes bien allé chez madame de Gallois ?

– Oui monsieur.

– Comment va-t-elle ?

– Mieux.

Disant cela, il fila dans l’arrière salle avec sa mallette, contenant les tubes emplis de sang.

Monsieur chenal s’adressant toujours à Géraldine, ajouta :

– Tenez, monsieur Jean de Gallois est un banquier important et ses enfants obéissent au doigt et à l’œil.

– Il est très croyant paraît-il et fréquente régulièrement l’église.

– Il vénère Dieu. Ce qui me fait penser que mon épouse et moi, sommes invités chez eux en fin de semaine prochaine et monsieur le curé François Brignac sera des nôtres. Allez, continuez à taper votre courrier mon petit.

En rentrant chez elle, Lise fit la connaissance de sa voisine de palier. C’était une personne assez grande, aux épaules aussi larges que les hanches, aux seins affaissés, qui devait avoir entre une cinquantaine et une soixantaine d’années et ses cheveux grisonnants commençaient à blanchir par endroit. Ils étaient ramassés en chignon sur la nuque. Ses yeux d’un bleu

très clair, presque translucide, paraissaient enfoncés dans les orbites.

– Bonjour mademoiselle ! Alors vous êtes ma nouvelle voisine ?

Elle parlait d'une voix douce et posée. Lise lui tendit la main.

– Bonjour. Je m'appelle Lise Langlois.

– Mademoiselle Carette. Rose Carette, répondit-elle en lui donnant une franche poignée de main. J'espère que vous vous plairez ici.

– Je l'espère aussi. J'ai commencé à travailler aujourd'hui, au laboratoire en bas.

Elle fixait calmement Lise de ses yeux clairs, le buste droit.

– Je vis seule et je suis secrétaire dans une grande usine destinée à la fabrication d'articles de salle de bains. Voulez-vous entrer prendre une tasse de thé ?

– Maintenant ?

– Pourquoi pas ? Nous ferons plus ample connaissance.

Lise apprit que sa vie se passait entre l'usine et des séjours chez sa famille.

Ses deux sœurs, ses neveux et nièces l'aimaient tendrement.

Tous la surnommaient « tantine Rose ». Mais elle apprit que la bonne « tantine Rose » en 1941 avait rejoint la résistance. Elle était affiliée à un réseau où elle jouait le rôle d'agent de liaison. Ni les allemands,